

Québec français



1940-1970, La littérature québécoise

Aurélien Boivin

Number 144, Winter 2007

La littérature québécoise 1940-1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47541ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Boivin, A. (2007). 1940-1970, La littérature québécoise. *Québec français*, (144), 32–32.

1940-1970

La littérature québécoise

PAR AURÉLIEN BOIVIN

Au cours de la période 1940-1970, qui va de l'avènement de la Deuxième Guerre mondiale jusqu'à la crise d'Octobre 1970, la littérature québécoise s'institutionnalise. L'Église perd peu à peu ses pouvoirs, les institutions politiques sont transformées, le Québec, de plus en plus industrialisé, s'ouvre au monde et à la modernité. Le mode de vie et les mentalités des Canadiens français, devenus Québécois, à la faveur de la Révolution tranquille, changent radicalement. La contestation, qui s'est installée ouvertement dans la société québécoise de moins en moins homogène, avec la publication du manifeste du *Refus global* (1948), avec la parution de revues intellectuelles, comme *Cité libre*, et sous l'influence qu'exerce une revue comme *Esprit*, force les hommes politiques, entre autres ceux de « l'équipe du tonnerre » de Jean Lesage, qui prend le pouvoir en juin 1960, d'exercer un meilleur contrôle sur l'économie et sur ses institutions. « Il faut que ça change » et « Maitres chez nous », voilà les deux slogans du Parti libéral aux élections de 1960 et de 1962, qui modifient en profondeur la société québécoise. Les Québécois, qui ont fait la preuve qu'ils pouvaient participer avec fierté à la marche du monde, et encore en français, sont de plus en plus nombreux à rêver d'un pays à leur mesure. Si de nouveaux ministères sont créés, comme ceux de la Culture et de l'Éducation, si des institutions comme la Caisse de dépôt et de placement et la Société générale de financement sont des promesses d'avenir, il faut reconnaître que d'autres secteurs se développent, tel celui de l'édition, qui, aidée par la télévision, favorise une véritable révolution culturelle. Le roman, par exemple, quitte la campagne pour s'installer à demeure à la ville, à l'utopie des romans du terroir ou de la terre, succède le réalisme : sans cachette, les romanciers peignent la société telle qu'ils la perçoivent, avec ses beautés et ses laideurs, avec ses réussites et ses échecs.

Aurélien Boivin propose une typologie du genre de cette importante période, en s'inspirant de l'étude de Maurice Arguin, qui a classé les œuvres romanesques en trois grandes catégories : les romans de mœurs urbaines, les romans psychologiques et les romans de contestation et de révolte, avec l'avènement de la Révolution tranquille. Dans l'évolution de la poésie de cette importante période d'affirmation, Jacques Paquin insiste sur la création de réseaux littéraires majeurs qui favorisent la prise de parole des poètes, qui délaissent petit à petit l'introspection, avec Rina Lasnier, Anne Hébert et Fernand Ouellette, pour proposer une poésie plus populaire, avec des représentants comme Clément Marchand et Alphonse Piché, et surréaliste, avec les Paul-Marie Lapointe, Gilles Hénault, Roland Giguère et Claude Gauvreau. C'est avec l'arrivée de Gaston Miron et la création de la maison d'édition L'Hexagone (1953), que la poésie devient un champ d'exploration du territoire québécois, que les poètes entendent habiter, comme le proclament, outre Miron, les Gatiens Lapointe, Jean-Guy Pilon, Paul Chamberland, Jacques Brault, et autres poètes du pays, qui, à la fin des années 1960, céderont la place aux poètes dits d'avant-



© Le chemin du Roy (Claude Levac / Françoise Loranger)

garde, qui se réclament de la modernité, aidés par l'apport de quelques poètes venus d'ailleurs et qui contribuent à enrichir le paysage poétique. Caroline Garand, dans une riche synthèse, s'intéresse à l'évolution de la dramaturgie, depuis les succès de Gratien Gélinas jusqu'à Michel Tremblay, un théâtre d'abord populaire, puis social et, enfin, combien réaliste. C'est la recherche d'identité et la marche vers la modernité que Yolaine Tremblay décèle dans les meilleurs essais de cette période mouvementée et combien riche au niveau de l'évolution des idées. L'Institution littéraire se constitue, la littérature se fait, pour reprendre un titre à Gilles Marcotte, grâce entre autres à l'action de groupes d'intellectuels, des peintres et les automatistes, autour de *Refus global*, et de penseurs qui œuvrent à la tête de quelques revues, *Cité libre*, *Liberté*, *Parti pris*, où les jeunes prennent la parole et deviendront par la suite des hommes politiques (Trudeau, Pelletier) ou des écrivains influents (Dumont, Vadeboncoeur, Aquin, Major, Godin...). Steve Laflamme, lui, s'est intéressé à la nouvelle fantastique, depuis la parution des *Contes pour un homme seul* (1944) d'Yves Thériault jusqu'aux *Contes pour buveurs attardés* (1966) de Michel Tremblay, en passant par les *Jolis deuils* de Roch Carrier (1964) et *La mort exquise* de Claude Mathieu (1965). Spécialiste de la chanson québécoise, Gilles Perron, de son côté, nous présente une riche et intéressante évolution du genre, avec, en tête, le grand Félix, bien sûr, et l'avènement des boîtes à chansons qui consacrent plusieurs chansonniers, les Gilles Vigneault, Claude Léveillée, Jean-Pierre Ferland, Claude Gauthier, Robert Charlebois, Clémence DesRochers, Renée-Claude, pour ne nommer que ceux-là, qui ont porté la parole et chanté les aspirations des Québécois sur les grandes scènes francophones du monde. Finalement, Marie Fradette, dans son étude consacrée à la littérature de jeunesse, s'attarde à deux pionnières de ce genre, qui se développera encore plus intensément au cours de la période d'après 1970, soit Paule Daveluy et Monique Corriveau.

Bonne lecture !